

Marcel Melin, jeune résistant de Tharon est décédé le 16 février 2018 à l'âge de 90 ans. Ses obsèques religieuses ont été célébrées 19 février 2018 en l'église d'Espès-Undurein (64)

Pour lui rendre hommage, voici un récit d'un acte de bravoure et de résistance accompli par lui le 28 septembre 1944 sur les berges du petit ruisseau du Calais à Tharon. Son ami Raymond Bigot y laissa la vie.

Extrait du livre de Michel Gautier : *Portraits de guerre – Le Pays de Retz à l'heure allemande* (Geste Editions, 2005) – Chapitre V : Corsaires du Boivre et démineurs du Calais.

« Ce jour-là, on m'a pris une partie de ma jeunesse. Il y a eu un trou dans ma vie. J'y pense souvent, encore aujourd'hui. C'était mon meilleur copain. Vous savez, à cet âge-là, l'amitié ça compte ! »... Marcel Melin a aujourd'hui 78 ans et son copain Raymond Bigot en aurait peut-être 79 si une mine allemande ne l'avait fauché à 17 ans sur les bords du Calais, petit ruisseau de la côte de Jade, le 28 septembre 1944.

C'est à l'été 1939 que la famille Melin, originaire de Vincennes, avait posé ses valises pour la première fois dans la petite bourgade de Tharon dont la renommée balnéaire commençait à poindre ; les parents et quatre gosses en vacances, dont le jeune Marcel âgé alors de 11 ans. Il fit connaissance des gars de son âge, Guy Fromentin, le fils du menuisier, Raymond Bigot, le fils de l'électricien... Dernier été d'insouciance. Entre deux bains et deux parties de pêche, on explorait les dunes et les taillis où on construisait des cabanes.

Cette année-là, il n'y eut pas pour Marcel de rentrée scolaire à Paris. Le 3 septembre 1939, ce fut la déclaration de guerre et la mobilisation générale. La famille décida de prolonger son séjour à Tharon, tandis que le père était rappelé sous les drapeaux. La défaite consommée et l'armistice signée, il échapperait finalement à la captivité car déjà père de quatre enfants. C'est alors que le jeune Marcel et ses copains allaient croiser la route d'Yves Morand, un prêtre au profil bien singulier. Breton de Paimpol, étudiant puis enseignant en Angleterre pendant sept ans, ordonné prêtre à l'âge de 36 ans, il était devenu instituteur dans le vignoble nantais, puis vicaire de Rezé et de Guérande... Avant de se voir nommé chapelain de la chapelle de Tharon à la veille de la guerre et de prendre les rênes de la colonie Sainte Anne¹. Le conflit déclaré, c'est dans les murs de cette colonie qu'il allait assurer lui-même un début de formation secondaire aux enfants du secteur, dont Marcel, Raymond et combien d'autres.

Cet homme-là avait une expérience du monde et du grand large, une ouverture d'esprit qui lui permit d'échapper au venin si répandu de la soumission et de la collaboration. Son anglophilie le protégeait des mensonges de la presse locale tombée sous la férule allemande. Quelle fut son influence ? Quelle part prit-il aux choix et aux engagements de ses élèves les plus rétifs à l'occupation ?

Ici comme ailleurs, on mit beaucoup de temps à se remettre du coup de massue de l'été 40, d'autant plus que la côte de Jade devint rapidement un secteur de défense

¹ Yves Morand, né en 1892, avait 52 ans au moment des faits. Marcel Melin accompagné de sa jeune femme avec qui il faisait un tour de Bretagne en vélo lui rendit visite en 1948 à Saint-Viaud dont il fut le curé de 1946 à 1952. Il est décédé au Bon Pasteur à Nantes le 19 novembre 1974.

allemand particulièrement surveillé. En effet, c'est dès l'été 40 que l'occupant commença d'imposer son empreinte sur Tharon et toutes les stations balnéaires voisines. On se contenta d'abord de tranchées protégées de barbelés ; on réquisitionna villas et chalets inoccupés pour y loger hommes et chevaux. Puis, au printemps 1942, le succès de l'opération Chariot contre la forme Joubert dans le port de Saint-Nazaire, jeta l'alarme dans les rangs allemands². Ils commencèrent à redouter un débarquement allié sur les côtes atlantiques ! Après le raid de Dieppe qui vint confirmer cette crainte, Hitler réunit son état-major le 13 août 1942 et martela à nouveau qu'il fallait faire des côtes françaises de l'Atlantique et de la Manche « une forteresse imprenable de face ou par encerclement ». On la défendrait par un million d'hommes et quinze mille fortins et blockhaus. On installa par exemple deux énormes canons de 380 sur rails entre Préfailles et la Pointe Saint-Gildas, pointés sur Noirmoutier où on craignait un débarquement. À Tharon même, trois blockhaus furent édifiés face à la mer, au bas de la rue d'Anjou. De Corsept à la pointe Saint-Gildas, le littoral se hérissa de blockhaus, de Tobrouk et de défenses de plage. Tout homme en âge de travailler fut régulièrement requis pour la construction de ces ouvrages par les chantiers Todt.

En 1943, l'occupant délimita dans le petit bourg de Tharon une zone côtière où de nombreux espaces furent minés ; au printemps 1944, les derniers habitants durent en déguerpir en laissant ouvertes villas et maisons. Pillages et déprédations se multiplièrent à l'intérieur de cette « zone interdite » entourés de fils de fer barbelés et de *Achtung Minen* ! Le bois de Comberge fut envahi par des équipes de requis, avec haches et zags qui coupèrent les sapins qu'on allait dresser sur les plages ou dans les champs pour prévenir un débarquement maritime ou aéroporté. Le dernier hiver des empochées verrait le pillage systématique du dernier bois de chauffage, y compris les arbres des avenues et même le grand ormeau de l'avenue de la Plage³ qui servait de repère à tous.

Malgré le climat général de résignation, quelques courageux – dans tous les milieux - allaient pourtant affirmer leur volonté de résistance. Depuis les arracheurs de fils téléphoniques, les colleurs d'affiches, les cultivateurs secourant les aviateurs abattus, jusqu'aux résistants déportés du pays de Retz... Cette volonté animait aussi certains prêtres comme le curé Sérot à Chauvé, ou l'abbé Morand à Tharon... Et bien sûr toute une frange de la jeunesse, dont beaucoup de réfractaires au STO. C'est dans ce climat de réveil résistancialiste des années 43 et 44 que s'inscrit l'évolution personnelle du jeune Raymond Bigot, devenu apprenti électricien et partageant les aspirations patriotiques du chapelain de Sainte Anne, mais aussi de toute une frange de la JOC ou de la JAC.

Il n'y avait plus guère de chantiers civils pour les électriciens, maçons ou menuisiers de la côte, mais bon gré mal gré, on était souvent requis pour les besoins de l'occupant. Raymond obtempérait mais ne gardait pas les yeux dans sa poche, repérant les lignes électriques ou téléphoniques qu'il faudrait saboter le jour venu, quand la résistance le demanderait. Dans une lettre concernant les circonstances de sa mort, adressée par l'abbé Morand aux autorités militaires le 20 octobre 1945, on découvre même que Raymond Bigot avait préparé le sabotage de l'installation électrique du bunker de Comberge « dont il avait réussi à faire passer les fils sous la soute à munitions. Il pensait pouvoir, au moment opportun, faire sauter le bunker et, par la zone qu'il déminait à cet effet, conduire les troupes de débarquement sur les arrières des défenses de Saint-Michel-Chef-Chef qui auraient ainsi été prises à revers ».

² Dans la nuit du 28 au 29 mars 1942

³ Il fut abattu le 6 mars 1945

Comment avait germé cette idée de pénétrer dans la « zone interdite » pour dégager un passage à travers les mines dans les dunes bordant le Calais ? Dans son rapport, Yves Morand, confident du jeune homme, révèle qu'il « avait pris ce service de sa propre initiative, non par goût du risque ou de l'aventure mais par pur patriotisme ». D'où tenait-il cette science des mines et des engins piégés ? René Bigot, le père, électricien hors pair, était de surcroît armurier, et sans doute transmit-il à son fils l'art de la poudre, du fil et du piège ! Mais que savait-il de cette activité clandestine qui allait s'étaler sur plusieurs semaines ? L'homme était veuf et s'était remarié avec Yvonne Boisseau, veuve elle aussi, qui tenait le magasin de mercerie modiste, « Les Myosotis », face à la gare de Tharon. C'est là que vivaient désormais père et fils. Il semble d'ailleurs qu'Yvonne était informée de la zone où se trouvait son beau-fils le jour du drame et qu'elle fut la première à s'inquiéter et à redouter le pire, ne le voyant pas rentrer à l'heure du repas. L'abbé Morand affirme en tout cas qu'« averti de limiter par prudence cette activité dangereuse, Bigot répondit que sachant désamorcer les mines, il se croyait en conscience tenu de le faire, pour éviter à d'autres une mort qu'il devait subir lui-même. » Que cette action fut entreprise sans ordre ni consigne d'aucune autorité ni d'aucun groupe est donc très probable. Pourtant, pouvait-elle être menée à bien de façon solitaire et sans aucune aide ?

Pour décrire le drame et ses prémices, il faut maintenant retrouver Marcel Melin, dont le nom est désormais associé à cet épisode héroïque de la résistance en Pays de Retz. À l'automne 42, ses parents l'avaient réexpédié poursuivre ses humanités à Paris, mais lorsque survint le débarquement tellement attendu, Marcel embrassa la tante qui l'hébergeait et mit le cap sur Tharon où il rejoignit parents, frères et sœurs... Mais aussi l'abbé Morand, et Raymond, le compagnon d'enfance qui secondait désormais son père. Cette année 1944 fut pour ces jeunes gens, l'année de tous les bouleversements et de toutes les espérances. La libération bretonne était en marche, Nantes était tombée. Ce serait bientôt Saint-Nazaire et tout l'estuaire... On n'en doutait pas. Marcel retrouva donc un Raymond prêt à tout pour accélérer le mouvement.

On apprit début septembre que depuis quelques jours les soldats français étaient à Arthon. Il y aurait déjà eu du grabuge sur le canal de Haute-Perche, à Saint-Père-en-Retz... Les Allemands allaient-ils tenir ou déguerpir ? Les Américains avaient abandonné Nantes mais ils étaient toujours sur l'autre rive en appui des premiers bataillons FFI. C'était le moment de pousser à la roue... Et qui sait ? De favoriser un débarquement sur l'estuaire ! Il fallait nettoyer les rives de ce ruisseau, faciliter l'approche de ce blockhaus... Et tout bonnement, faute de consignes et d'informations plus précises, tout faire pour commencer à affaiblir les défenses de l'ennemi. Si l'on était pris, pensait-on que l'on finirait face à un peloton d'exécution ?

Marcel renonça à rejoindre Paris pour la rentrée de septembre et se retrouva coincé dans la Poche. Qui mieux que lui pourrait accompagner Raymond dans ce chantier à haut risque ? Ils n'étaient plus des enfants mais les jeux de l'enfance avaient laissé des traces : une confiance réciproque à la vie à la mort et une connaissance de chaque pouce de ces chemins, bois et dunes où s'affolait de plus en plus un occupant aux abois. Combien d'heures joyeuses et insouciantes les deux compères avaient-ils passé à patouiller dans les eaux de ce ruisseau ou à y traquer l'anguille ? Ils étaient ici en leur royaume. Connaissant les « brusses » où on échappe aux regards, les habitudes des occupés et des occupants, les heures des patrouilles, ils apprirent donc à se glisser sous les pancartes menaçantes et à se faufiler entre les villas abandonnées. D'abord pour reconnaître le plan de minage : mines anti-personnelles, mines anti-chars, marmites ou obus piégés, souvent reliés par des fils. Toute une ferraille à fleur de sable

qu'on n'était pas trop surpris d'entendre parfois sauter spontanément au passage d'un chien, d'un renard, d'un cheval ou d'une vache égarée.

Dès le 12 septembre, on s'était exercé à couper les fils, puis on avait extrait avec mille précautions les premières mines dont on avait retiré les détonateurs. En cas de doute sur les dispositifs de mise à feu, on tirait sur les fils avec une ficelle qu'on actionnait de loin, aplatis dans un pli de la dune... Baaoum ! « Encore un chien courant qui chasse le lapin ! » disait-on chez les riverains ou au poste allemand le plus proche.

Au fil des jours, on avait extrait des dizaines de mines que l'on avait soigneusement rangées au fond d'un ressaut de la dune que l'on comblait peu à peu de sable. Des mines avaient aussi été transportées dans les villas La Grogne et Ker Françoise où les détonateurs étaient planqués dans une cafetière sous un plancher. Quinze jours déjà de ce ratissage, sans incident et sans se faire repérer. En cette fin septembre 1944, la région bruissait de mille rumeurs. De nouveaux bataillons FFI seraient arrivés... Chauvé venait d'être investi par les soldats français. Les femmes passaient les lignes pour en ramener du pain blanc, du tabac et des nouvelles du pays qui se libérait.

En ce 28 septembre 1944, Raymond et Marcel se retrouvèrent à pied d'œuvre. Jusqu'ici, on avait pris toutes les précautions et on avait eu la baraka ! 262 mines avaient été relevées manuellement au cours de fouilles minutieuses et patientes. Mais Raymond s'était muni aujourd'hui d'une pelle car la dune se transformait ici en pré, et l'aide d'un outil faciliterait le travail... Le rapport de l'abbé Morand précise que « se trouvant sur un terrain plus dur, Bigot crut pouvoir se servir d'une pelle pour dégager une mine. C'est vraisemblablement ce qui causa sa perte. La mine explosa, coupant la pelle en deux, et c'est un morceau de cette dernière qui atteignit au cœur le jeune héros. La mort fut instantanée. »

Marcel était à moins de deux mètres de son compagnon quand l'engin explosa. Assourdi, projeté à la renverse, il se releva, indemne, s'inquiétant du copain. Mais un jet de sang jaillissait de la poitrine du jeune homme dont l'aorte était coupée. Ses minutes étaient comptées. Marcel se faufila hors de la zone interdite et courut vers les maisons, demandant de l'aide. Il fallait constituer une équipe de défense passive ; mais qui accepterait de suivre cet énergumène affolé et couvert de poussière pour retourner dans un champ de mines ? « Mais si ! Il faut me suivre. Je connais le chemin ».

Yvonne Boisseau pensa aussitôt à Guy Fromentin, le fils du menuisier, qui semblait partager aussi quelques secrets avec les démineurs. Guy n'hésita pas. C'était pourtant un garçon à la santé précaire, atteint de tuberculose, mais qui trouva précisément dans cette fragilité le ressort qui lui permit d'accepter d'aller secourir Raymond... « S'il fallait mourir, autant bravement que de maladie ! »

Mais une autre difficulté survint : les Allemands alertés refusaient l'autorisation d'aller chercher le corps, au prétexte que l'endroit farci de mines était « inabordable » !... On n'allait pas leur expliquer qu'il l'était beaucoup moins depuis qu'on s'employait méthodiquement à les enlever ! Profitant de l'absence momentanée du sous-officier allemand ayant formulé le refus, une petite équipe passa outre l'interdiction et remit donc les pas dans les traces du dernier passage pour atteindre le cadavre. C'est Guy Fromentin qui le ramena sur ses épaules. On imagine l'épreuve de ce retour à haut risque puis celle, plus redoutable encore, de franchir le seuil de René et Yvonne avec la dépouille de l'enfant mort.

Odette Blumel, jeune couturière à domicile qui travaillait alors au service d'Yvonne, se souvient de ce grand garçon blond au corps fin et délié que l'on avait

allongé sous un drap blanc au premier étage de la maison. « Après avoir fait sa toilette et préparé la chambre mortuaire, on me permit de lui rendre une dernière visite. Un garçon si beau ! Il avait le visage criblé de trous. Il était tout noir comme s'il avait brûlé. »

Les Allemands n'allaient pas en rester là ! On apprit qu'ils devaient envoyer une patrouille d'inspection la nuit suivante. Marcel Melin et Guy Fromentin trouvèrent alors le courage de retourner sur les lieux pour récupérer les vestons, les restes de la pelle, tout ce qui aurait pu mettre l'occupant sur la piste d'un sabotage. On enterra même au pied d'une haie montant vers le blockhaus, les dernières mines relevées.

L'enquête commença. La population savait bien que « Untel et untel ! » se promenaient parfois dans des endroits interdits, mais rien de plus précis sur les circonstances de l'accident. L'artisan principal de l'apaisement fut un sous-officier autrichien croisé maintes fois par Bigot et Melin, un ancien de Russie aux pieds gelés, n'attendant qu'une chose : le retour dans ses foyers. Au fil des mois, les empochés des deux camps étaient devenus pour ainsi dire amis de circonstance. « Je les connais, dit-il à ses chefs, c'est pas eux. C'est un accident ». Marcel préféra néanmoins se planquer, le temps que les soupçons de sabotage soient ramenés à une chasse aux lapins qui aurait mal tourné.

Cet accident était prémonitoire d'un autre drame encore plus terrible qui n'allait pas tarder à frapper la région. Sept mois plus tard, à quelques kilomètres de là, au débouché d'un autre ruisseau... Au matin du 17 mars 1945, à l'Ermitage, les paysans du marais du Boivre en étaient à leur troisième jour de chantier. On avait déminé la dune et commencé à creuser une tranchée qui permettrait de faire baisser d'un mètre les eaux du marais transformé en lac par les Allemands suite à l'opération Chariot. Deux douzaines de gars étaient déjà à pied d'œuvre. Dans une demi-heure, ils seraient cent. Sur le bord de la tranchée, on venait de faire une étrange découverte : une mine oubliée la veille... ou surgie du sable pendant la nuit... « Elle a une drôle de mine, cette mine-là ! »... Mais déjà une pelle venait de jeter l'engin sur le tas... L'explosion en chaîne de 244 mines anti-chars allait provoquer la mort de quinze paysans et en blesser gravement cinq autres... À quelques semaines de la Libération⁴.

Quant à Marcel, il attendait la fin de la guerre pour évoquer avec ses proches et les copains de Tharon l'accident qui venait de lui enlever son compagnon d'enfance. Lourd silence et lourd secret. Après avoir partagé la liesse des Tharonnais accueillant les chars de Besnier sur la plage de Tharon, le 11 mai 1945, il rejoignit Vincennes où il finit par se confier à un oncle, officier de réserve, lui-même ancien résistant et ancien déporté. Il reprit ses études à l'institution Saint Nicolas, sans rien dire à ses camarades de classe... Jusqu'au jour où... Un rassemblement fut organisé dans la cour de l'école. Le directeur fit un discours où on retrouvait les linéaments du récit qu'on vient de lire et où on apprit que Marcel était cité à l'ordre de l'armée et que l'on s'était rassemblé aujourd'hui pour lui remettre la Croix de Guerre. L'oncle résistant avait dû parler pour lui ; l'abbé Morand avait aussi fait son rapport. L'émotion de Marcel était à son comble et il fondit en larmes sous les applaudissements de ses condisciples.

Raymond Bigot fut lui aussi décoré à titre posthume, puis on donna son nom à cette ancien chemin des Dunes près duquel il était mort. L'abbé Morand quitta sa colonie Sainte-Anne et sa chapelle qui deviendrait l'église de Tharon. Après que les

⁴ On trouvera le récit détaillé de ce drame dans *La catastrophe du Boivre* (Geste éditions, 2005)

prisonniers allemands aient nettoyé le littoral de ses engins de mort, les entrepreneurs de la région débarqueraient pour piocher à même les dunes et remplir leurs camions de sable de construction. Bois et dunes seraient bientôt truffés de villas et de maisons où se presseraient des cohortes de vacanciers... Le Calais serait canalisé. Un des blockhaus du front de mer serait même démoli pour tracer le boulevard. Les petits colons en uniformes s'évanouiraient du paysage... Reste pour entretenir la mémoire collective, cette petite veilleuse du souvenir, ce nom de rue rappelant l'héroïsme juvénile de deux jeunes hommes qui voulaient hâter la libération de leur bourgade et de leur pays.